

Trois danseuses sous les flashes

FABIENNE BERGER • Pour sa dernière pièce, «screen sisters», la chorégraphe fait danser ses trois interprètes face à un écran. Elle questionne notre rapport à l'image.

ELISABETH HAAS

Quoi regarder : l'écran ? Ou les danseuses ? Invariablement, c'est sur l'écran que l'attention se porte. Durant toute la première partie, les interprètes de «screen sisters» s'ignorent sur la scène, on les voit d'ailleurs de dos, ne tenant compte que de l'image qu'elles se renvoient l'une l'autre en direct grâce à une petite caméra. Elles se chuchotent à l'oreille, cherchent leur place au soleil, intriguent... en deux dimensions.

Dans sa nouvelle pièce, à voir encore ce soir à l'Espace Nulthonie, Fabienne Berger s'intéresse à la qualité de la relation qui s'établit entre des personnes qui communiquent par écran interposé. A voir les danseuses, on se demande si l'image révèle ou déforme les personnalités, la réalité. Leur image se dédouble, un flash les aveugle : et si l'écran n'était qu'un leurre ? Puis les interprètes s'insinuent à l'intérieur de la toile même de l'écran, se tendent un miroir, leur image devient floue : qu'elle est la vérité de leurs rapports ?

Fabienne Berger pose plus de questions qu'elle ne tranche. On sent qu'elle n'est pas désespérée du monde d'aujourd'hui, même si nous n'avons plus le choix de faire avec ou sans images. L'image fait partie de notre monde. En témoigne le défilé stressant et incompréhensible, qu'il exprime cette nausée d'images indigestes qu'on avale chaque jour, télé, presse, affiches publicitaires... Car la chorégraphe laisse un champ libre : elle croit en ce qui se dévoile quand on repousse l'écran, comme le font les danseuses dans la dernière partie, tout en sachant qu'il n'est pas loin. L'écran n'est pas seulement la cause du pire, l'aliénation, exprimée dans la scène où Corinne Rochet soumet Pauline Wassermann. A la fin, les trois femmes cherchent à s'apprivoiser dans l'espace, en trois dimensions. Jusqu'à ce qu'elles regardent le public avec insistance, nous renvoyant notre propre image. La scène devient aussi l'écran qui nous révèle notre propre manière de communiquer et de voir la réalité. La chorégraphe croit au pouvoir de la danse de nous révéler à nous-mêmes.



Avec «screen sisters», Fabienne Berger pose plus de questions qu'elle ne tranche. MARIO DEL CURTO

Son langage a un caractère très humain, comme dans les moues joueuses de YoungSoon Cho Jaquet : on se reconnaît dans une partie de mouvements naturels. Mais Fabienne Berger cherche à exprimer le décalage entre la présence physique des danseuses et leur image à l'écran, par des mouvements stylisés, des phrases à la fois fluides et désarticulées.

On ne peut qu'admirer l'exigence avec laquelle la chorégraphe a abouti ce projet jusqu'aux moindres détails, où elle touche plusieurs cordes, intellectuelle, émotionnelle, sensitive. Chez elle, tout est pensé, cohérent, jusqu'à la relation forte que les danseuses entretiennent avec la pulsation irrésistible des sons travaillés par Christian Garcia. |

Villars-sur-Glâne, Espace Nulthonie, ce soir à 20h. Rés. : 026 350 11 00.

UN LANGAGE GESTUEL COMMUN

Fabienne Berger sait que le public a besoin de clefs pour comprendre une pièce de danse contemporaine. Elle tient à expliquer son travail, sa démarche, son credo de chorégraphe. «Mon travail repose sur une grammaire particulière, je suis obsédée par le transfert du poids et par la qualité intérieure d'un geste», pose Fabienne Berger. Dans «screen sisters», les trois interprètes, Corinne Rochet, YoungSoon Cho Jaquet, Pauline Wassermann apportent chacune leurs qualités de danseuse, leur manière de bouger, leur style. Comment la chorégraphe a-t-elle fait pour réunir trois fortes personnalités ? «Nous avons travaillé assez longtemps sur mon écriture, pour que les danseuses y entrent, qu'il y ait un langage gestuel commun. Tout

est matériel au départ. Toutes les postures, les mouvements sont une matière chorégraphique, qu'elles ont dû digérer, s'approprier. Je leur donne des phrases, elles les choisissent, les gèrent, les adaptent.» Un peu à la manière du jazz, s'il y a de l'improvisation chez Fabienne Berger, elle naît de règles, de thèmes donnés, d'une certaine manière de concevoir le mouvement, à partir du bassin. «A la fin de «screen sisters», il y a des échanges qui ne sont pas réglés, mais où j'ai fixé des lois, des codes, des types de déplacement. Sinon ce serait mort, figé. Le problème était de rester dans le fixé et de laisser des plages ouvertes pour que la vie puisse s'insinuer.» Ce qui exige une grande qualité d'écoute de la part des danseuses. EH